

ÉDITH THOMAS

LE CHAMP  
LIBRE

roman

*nrf*

GALLIMARD







LE CHAMP  
LIBRE

DU MÊME AUTEUR

*nrf*

LA MORT DE MARIE

L'HOMME CRIMINEL

SEPT-SORTS

*Chez d'autres éditeurs*

LE REFUS (Editions Sociales Internationales)

CONTES D'AUXOIS (Editions de Minuit)

ÉTUDE DE FEMMES (Colbert)

LA LIBÉRATION DE PARIS (Mellottée)

ÉDITH THOMAS

LE CHAMP  
LIBRE

roman

*nrf*

GALLIMARD

*Deuxième édition*

*Il a été tiré de cet ouvrage treize exemplaires sur velin pur fil Lafuma Navarre dont dix exemplaires numérotés de I à X et trois exemplaires hors commerce marqués de a à c.*

*Tous droits de reproduction, de traduction et d'adaptation réservés pour tous pays y compris la Russie.*

*Copyright by Librairie Gallimard, 1945.*

## I

— Enfin, c'est absurde ! Je te dis que c'est absurde !  
criait madame Sermaize.

Sa voix montait, atteignait à des notes aiguës qui déchiraient Anne de haut en bas.

— Si encore tu avais besoin de gagner ta vie, je comprendrais que tu veuilles « poursuivre tes études », comme tu dis, assurer ton gagne-pain, nous quitter. Mais nous sommes là, nous. Ton père et ta mère. D'ailleurs, tu te marieras. A dix-sept ans, rien ne presse, je suppose. Pas plus tard qu'hier encore, madame de la Brochellerie me disait... Avec la dot que tu auras. L'unique héritière de Grandchamp.

Anne regardait les mouches endormies le long de la corniche. Des oves et encore des oves. Du milieu d'une couronne de roses, pendait le lustre dans sa cage de mousseline. Le soleil rampait, par les volets fermés, sur les meubles housés du salon.

— Ah ! tiens ! autant parler à une bûche. Tu es là, comme une bûche, avec tes yeux ronds et tes mains gourdes. Est-ce que tu dors, à la fin ?

Non. Elle ne dormait pas. La preuve, c'est qu'elle répondit :

— Je partirai.

Cela fit rebondir la colère.

— Si tu pars, je ne te reverrai de ma vie. Entends-tu : de ma vie. Ton père non plus, glapit-elle.

Exactement comme lorsqu'Anne était enfant : « Tu verras ton père... » Mais elle avait appris que c'était une vaine menace.

— Et avec quoi vivras-tu, continuait sa mère, si nous ne te fournissons pas d'argent ? Est-ce que tu t'imagines que tu as de la fortune ?

— Assez pour m'acheter un mari pourtant ! cria Anne à son tour. Tu me le disais tout à l'heure.

— Et cette façon de s'exprimer ! Elevée comme tu l'as été ! Ah ! on peut parler de ta délicatesse ! Mais, petite malheureuse, avec quoi vivras-tu si nous ne te donnons pas d'argent. Ah ! Mademoiselle se croit indépendante, Mademoiselle veut faire l'indépendante, la libérée, l'anarchiste. Mais, petite sotte, avec quoi vivras-tu si...

— Je ferai le trottoir, cria Anne.

Elle avait jeté ça à tout hasard, mais se trouvait maintenant soulagée par l'effet obtenu. Sa mère avait cessé de marcher de long en large et s'était affalée sur un fauteuil. Sa jupe, remontée jusqu'aux genoux, découvrait ses grosses jambes bronzées.

— C'est inimaginable ! Inimaginable !

Elle avait pris sur la table un numéro du « Touring Club » et s'en éventait le visage. C'est vrai qu'il faisait chaud, malgré les volets fermés. Les mouches dormaient le long de la corniche. Brusquement le silence était tombé dans le salon. On n'entendait plus que le souffle du « Touring Club », manié comme un éventail. La mère et la fille s'épiaient, prêtes à se jeter l'une sur l'autre, après cette trêve. Antoinette ouvrit la porte.

— Madame de la Brochellerie, dit-elle.

— Faites-la entrer, murmura la mère, de sa voix miel et sucre.

Anne s'était glissée par la porte-fenêtre du jardin.

\*  
\*\*

Entre les murs couverts de joubarbes et de ruines de Rome, le soleil chauffait le jardin comme une serre. A l'autre bout, les ormes projetaient leur ombre ronde et drue. Mais ici, devant la maison, les pétunias et les belles-de-jour périssaient de chaleur. Les géraniums se tenaient un peu mieux. Anne arracha une tête de géranium, la plus rouge, la plus grasse, et la jeta par terre. Voilà pour vous. Puis, elle la ramassa et la mit à son corsage. La queue lui gratta le sein et elle sentit l'odeur désagréable et sucrée du géranium lui monter aux narines. Elle le jeta.

On ne pouvait pas s'asseoir dans cette fournaise. D'ailleurs, sous les ormes mêmes, maman, par les volets fermés, l'épierait du salon. Que verrait-elle ? Anne allongée sur un fauteuil transatlantique, lisant. « Elle feint de lire. » Comme elle, elle feignait de s'intéresser à la conversation de madame de la Brochellerie. A moins qu'elle ne lui dît tout à coup : « Ma pauvre amie, il faut que... »

Non, Anne ne voulait pas être vue.

Elle ouvrit la petite porte dissimulée dans le lierre, et la plaine lui sauta au visage, d'un coup, une plaine écrasée de soleil sur les blés mûrs. Au loin, on entendait le ronflement du tracteur qui fauchait. Ils sont à la Fosse aux Coqs, se dit-elle. C'était assez pour qu'elle se dirigeât de l'autre côté.

Elle marchait vite sous le soleil en sueur. Mais elle trouvait une joie nette dans cette violence, dans cette dureté. Cette façon de tenir tête au soleil et à tout. Je partirai. Comme en dépit du soleil, elle marchait tête nue, à travers les blés.

Naturellement, c'était une plaisanterie. Elle n'avait pas l'intention de faire le trottoir pour gagner sa vie. Ce sont des filles veules et faibles, de pauvres filles à qui l'on fait faire ce qu'on veut. Et beaucoup moins dégoûtantes, et beaucoup moins coupables, que ceux qui les y contraignent, ou en jouissent. A cause de quoi, ses camarades de lycée lui disaient :

— Anne, tu finiras par coiffer le chapeau de l'Armée du Salut, et aller pêcher les âmes dans les prisons.

Alors, elles riaient comme des folles, — Anne la première, — jusqu'à ce que la surveillante leur criât :

— Enfin, Mesdemoiselles, voulez-vous bien vous taire et dormir.

Maintenant, c'était fini. Elle avait son baccalauréat de philosophie, avec la mention bien. Maintenant, cela commençait : la vie.

Alors la question se posait. Si maman et papa lui refusaient de continuer ses études, si maman et papa s'y opposaient formellement, que ferait-elle ? C'est très gentil de dire qu'on s'en ira, qu'on quittera tout. Evidemment Denis avait fait ce qu'il avait dit qu'il ferait. Mais Denis était un garçon. Et il y a toutes sortes de métiers qu'un garçon peut faire — laver les voitures, par exemple — et qu'une fille ne peut pas faire. Un garçon apparaît beaucoup plus maître de son destin qu'une fille. Je veux dire qu'un garçon qui quitte sa famille et qui se débrouille seul dans la vie, n'a qu'à suivre une sorte de tradition qui a traîné

dans les romans à quinze sous : laveur de voitures, et puis lift d'ascenseur, et puis matelot ; et puis cycliste. Et puis le patron le remarque et le prend en affection. Et puis Ford. Et on revient à son point de départ. Mais si c'est une fille et que le patron la prenne en affection, on voit où ça vous mène : pas du tout à l'indépendance en tous cas, pas du tout à la « liberté », pas du tout à soi. A ce compte-là, elle ferait aussi bien d'épouser tout de suite le fils la Brochellerie, avec ses trente ans, et son début de ventre, et ses fermes, et ses voitures, la Bugatti, la grosse Talbot, et ses chasses et d'appeler tout de suite madame de la Brochellerie « belle-maman », et de s'essayer à signer tout de suite Anne de la Brochellerie, au lieu d'Anne Sermaize, qui est son nom.

Luce lui disait le soir de son bachot :

— Moi, je me mets maintenant à chasser le mari, parce que, tu comprends, une femme mariée fait ce qu'elle veut. Etre une femme divorcée ou veuve, c'est ce qu'il y a de mieux dans la vie.

Anne avait répondu :

— Mais l'amour, alors ?

Et Luce :

— Ce que tu peux être petite fleur bleue, ma pauvre chérie.

Donc, si maman et papa s'opposaient à ce qu'elle continuât ses études, que ferait-elle ? Il faudrait d'abord qu'elle gagnât de l'argent. Mais il ne doit pas être facile de trouver du travail, quand on n'a que dix-sept ans et qu'on n'est pas présenté par sa famille. Elle pourrait raconter qu'elle était orpheline, ce qui, dans une certaine mesure, alors, serait vrai.

Et puis, faire quoi ? Anne ne sait rien faire, sauf des versions latines et des problèmes d'algèbre. Coudre

un peu. Elle pourrait peut-être prier la directrice du lycée de la prendre comme surveillante. Mais Madame s'en étonnerait, lui demanderait des explications :

— Comment se fait-il, Anne, que. Avec la fortune de vos parents, que.

Se placer comme bonne à Paris ? Là, elle pourrait suivre des cours :

— Où avez-vous déjà servi, ma fille ? C'est votre première place ? Ah ! c'est votre première place ? Et vous n'avez pas de parents ?

Pourrait-elle alors faire tout le ménage, toute la cuisine, et encore « poursuivre ses études » ? Autant épouser le fils la Brochellerie tout de suite.

Et Anne s'apercevait qu'au delà de la famille, il n'y avait qu'un monde indifférent, hostile, inaccessible. Et que, finalement, elle serait obligée de faire ce que ses parents voudraient. Je n'ai pas le courage de Denis, songeait-elle tristement, à travers le flamboiement sans raison de juillet. Ou bien, est-ce plus difficile d'être une femme ?

On s'apercevait maintenant que la plaine était un plateau qui descendait vers une combe boisée. Les blés allaient jusqu'à la limite des bois, s'arrêtaient net, plus grêles, plus clairsemés, déjà rongés par les racines et l'ombre, à la lisière.

Un geai cria.

Anne vit au loin son père, un chevalet devant lui, sa jambe étendue aussi devant lui, sur un pliant, auquel étaient appuyées ses deux cannes. Il peint le vieux moulin. Elle eut envie de rebrousser chemin. Est-ce qu'elle avait peur de son père ? Est-ce qu'elle avait peur de quelqu'un ou de quelque chose ? Elle descendit le chemin parce que cela lui était le plus difficile. Je ne m'arrêterai pas. D'ailleurs, il ne me verra peut-être

pas, si je passe par derrière et gagne tout de suite le bois. Mais il l'avait aperçue, levait sa main droite qui tenait un pinceau.

Elle descendit le sentier en courant, vint s'abattre à côté de lui dans l'herbe. Elle jeta un coup d'œil sur la toile. Bleu, rose, et vert tendre, le moulin, avec des ombres mauves.

— Il avance, dit-elle.

Elle ne savait pas si elle aimait la peinture de son père. Cela aussi avait besoin d'être mis au point, révisé. Denis lui disait : « Ton père est un pompier. » Et il lui montrait des reproductions de lignes et d'angles auxquelles elle ne comprenait rien. Elle disait : « Je n'y comprends rien, Denis. » « Tu comprendras », répondait Denis. Et puis, il était parti. Et tout le monde chez lui — sa mère, son grand-père, ses sœurs — sanglotait, le lendemain. Comment a-t-il pu faire cela ? s'était-elle demandé alors. Mais maintenant, elle le comprenait.

— Qu'est-ce que tu as fait, cet après-midi ? demanda papa.

— Rien, répondit-elle.

Elle mâchonnait une herbe. Un peu sucrée, un peu fade.

— Tu t'es encore disputée avec ta mère.

Non, eut-elle envie de répondre. Mais il l'apprendrait. Ce serait la première parole qu'elle lui dirait, lorsqu'il rentrerait, appuyé sur ses deux cannes, et las.

— Oui, dit-elle.

— Toujours pour la même raison ?

— Toujours, répondit-elle.

Elle sentait son front et son menton se projeter en avant. Le pinceau tremblait au bout des doigts, comme

une abeille qui cherche à se poser. Une tache de bleu.

— Un alibi, songea Anne. Ça a toujours été pour lui un alibi.

— Au fond, pourquoi désires-tu tellement t'en aller ? reprit-il. Tu ne nous aimes donc pas ?

Elle regardait son profil émacié par la maladie plus encore que par l'âge. C'était surprenant, dans la bouche de papa qui semblait toujours si lointain, si absent, cette question précise qui venait la toucher au vif. Est-ce qu'elle ne les aimait pas ? Jusque-là, elle s'était toujours dit qu'elle aimait ses parents. Est-ce qu'on n'aime pas ses parents ? Et voilà que papa émettait de lui-même l'hypothèse : « Tu ne nous aimes donc pas ? »

— Je ne sais pas, dit-elle.

Elle eut envie d'ajouter : « J'ai toujours été si seule entre vous, comme une intruse entre vous. » Peut-être tout aurait-il été autrement, si papa n'était pas revenu de la guerre, mutilé, et avec cet éclat d'obus logé dans le péricarde, si maman n'avait pas dû le soigner comme un enfant, pendant des années (et elle n'avait pas besoin de cet autre enfant qu'elle était, Anne) s'ils n'avaient pas dû changer de vie, quitter Paris, où papa ne pouvait plus exercer sa profession d'ingénieur, venir s'installer ici, en pleine campagne (et il était clair que maman y dirigeait tout). Elle se cherchait des excuses, leur cherchait des excuses, du dehors. Comme si cela ne la concernait pas. Elle souffrait. C'était la première fois qu'elle distinguait, aussi clairement en elle, ce double être : celui qui est engagé et qui souffre, celui qui voit du dehors, et qui explique. Simultanément. Sans que l'explication allège la souffrance, sans que la souffrance altère l'explication.

— Il faut chercher ce qu'on est, dit-elle. Et ici je ne le trouverai pas.

Le pinceau s'était posé distraitement çà et là. Papa leva la tête, la regarda, comme s'il la voyait pour la première fois.

— Tu n'es plus une enfant, fit-il. Il ajouta : « Je parlerai de tout cela avec ta mère. »

Ordinairement, père disait : « Vous vous arrangez, ta mère et toi. »

Il cligna des yeux, rejeta la tête en arrière, en regardant sa toile. Cette phrase, c'était presque un engagement, l'aveu implicite qu'il prenait son parti.

— Oh ! Papa...

Elle commençait une action de grâce. Mais il coupa court, avec cette politesse glaciale qu'il opposait au monde, comme une défense :

— Je ne veux pas te retarder plus longtemps. Tu avais l'intention de faire une promenade...

## II

La vitesse et le vent créaient une sorte de complicité entre Hugues et Anne. Elle le regarda de profil : des cils de femme. Pour le reste, il était laid ; puissant et laid : l'air taureau.

Il lui avait téléphoné le matin :

— Venez à la Brochellerie, cet après-midi. J'irai vous chercher en voiture.

Elle avait accepté. Parce qu'elle en avait assez de ces journées qu'elle traînait, solitaire, et sans que rien fût résolu. La pudeur familiale houssait tout de son voile pieux. Une famille unie. Une jeune fille accomplie, Anne. Madame Sermaize se rengorgeait. Elle avait le cou fait pour cela. Est-ce que vous pensez à la marier ? Madame Sermaize disait qu'elle n'y songeait pas, qu'Anne avait bien le temps. Mais Anne savait qu'elle songeait à Hugues de la Brochellerie et que madame de la Brochellerie y songeait aussi de son côté. Le domaine de la Brochellerie et Grandchamp sont voisins et pourtant la Brochellerie est bien assez vaste sans Grandchamp. De la politique de rois de France. Anne éclata de rire.

— Qu'est-ce que vous avez ? demanda Hugues.

— Je songe aux rois de France.

— Ah ! fit Hugues, vexé (il était d'Action Française). Je ne vois pas là ce qu'il y a de drôle.

Elle n'allait pas commencer une discussion politique avec Hugues. Elle s'en moquait bien, de la politique. Et qu'est-ce qu'il en pensait, lui, Hugues, de ces projets de mariage ? Si elle le lui demandait ainsi, tout droit, pour voir ? Mais qu'est-ce qu'elle en pensait, elle ?

La vie avec Hugues s'étendait comme la plaine. J'aurais de l'argent. Avec une certaine situation mondaine. L'hiver à Paris, l'été à Deauville ou à la Baule, ou à Juan-les-Pins, là où l'on va. La demi-saison ici. Hugues doit avoir des maîtresses. Ce n'est pas parce qu'il sera marié qu'il se passera d'un harem. C'est sans importance. La fidélité est la dernière des vertus qu'on est en droit d'exiger d'un mari. J'aurais des enfants : des petits la Brochellerie, avec l'air taureau du père.

Entre ces enfants et le fait d'être assise là, à côté d'Hugues, dans la complicité du vent et de la vitesse, il y avait l'abîme d'un acte inconnu, curieusement effrayant. Elle regarda sa nuque hâlée où perlait un peu de sueur. Qu'est-ce que je ferais s'il mettait la main sur mon épaule ? Il mit la main sur son épaule. Elle s'écarta vivement. Son corps avait répondu pour elle. Elle en voulut à son corps : sans curiosité et plein de défenses.

— Est-ce que Françoise et Nicole Arnaud seront là ? demanda-t-elle.

— Oui, dit-il. Vous êtes jalouse ?

Elle ne répondit rien. Hugues appuya sur l'accélérateur. Une montée. Les arbres filaient au lieu des blés. Ils arrivaient.

★  
★★

Il y avait là deux amis d'Hugues : comme lui, des garçons riches, qui ne parlaient que d'automobiles. L'un d'eux avait aussi un avion, déjeunait à Londres et revenait à Paris, le soir, pour dîner chez Maxim's. Ils auraient bien joué au tennis, s'ils n'avaient été si nombreux. Anne et Nicole Arnaud dirent :

— Jouez sans nous.

— Vous vous ennuierez, dit Hugues.

— Vous êtes un fat, fit Anne.

Depuis le départ de Denis, elle n'avait jamais rencontré Nicole. C'était comme si Françoise et Nicole l'évitaient. Quant à madame Arnaud, elle ne rendait plus de visites, et madame Sermaize s'était convaincue qu'il valait mieux ne plus lui en faire.

Elles s'étaient enfoncées dans le bois. De temps en temps, à travers les arbres, leur venaient les cris des joueurs :

— Play !

— Ready.

— J'ai appris que tu as passé ton bachot brillamment, fit Nicole. Madame de la Brochellerie l'a dit à maman.

— Et toi ? demanda Anne.

— Je ne crois pas que j'irai jusque-là. Je ne suis pas en avance.

Elles se turent. Ces paroles n'étaient qu'un prétexte pour éviter le silence, qui pesait. Elles ne rompaient pas le silence. Un orvet glissa sur le sentier. Elles eurent un mouvement de recul.

— Ce n'est qu'un orvet, dit Anne.

Elles parlèrent des serpents, des lézards. Mais le si-





## ROMANCIÈRES

*Simone de Beauvoir*

L'Invitée

Le Sang des Autres (*en préparation*)

*Jeanine Bouissounouse* | *Madeleine Bourdouxhe*

L'Étoile filante

La Femme de Gilles

*Gabrielle Cabrini*

La Résurrection des Morts

*Josette Clotis*

Le Temps Vert

Une Mesure pour rien

*Marguerite Duras*

*Lucienne Favre*

La Vie tranquille

Mille et un Jours

*Clarisse Francillon*

Chronique locale

Le Plaisir de Dieu

La Mivoie

Coquillage

Béatrice et les Insectes

*Hélène Froment*

On ne revient pas

Femme

*Claire Fromont*

Pégonie

*Jeanne Galzy*

Jeunes Filles

Le Village Rêve

en Serre chaude

Pays perdu

Les Oiseaux des Îles

*Odette Joyeux*

Agathe de Nieul l'Espoir

760

*Paule Lavergne*

Printemps

Le Maître

*Jacqueline Roncey*

*Banine Thillet*

3<sup>me</sup> Classe

Nami

*Edith Thomas*

La Mort de Marie

L'homme criminel

Sept-Sorts

*En préparation* : Le Champ libre

*Louise de Vilmorin*

La fin des Villavide

Le Lit à Colonnes

Sainte-Unefois

*Louise Weiss*

LA MARSEILLAISE

I. Allons Enfants de la Patrie | II. Le Jour de Gloire

III. L'Étendard Sanglant (*en préparation*)